

LA GÊNE D'ÊTRE AU MONDE

**EMBRASSER L'EXISTENCE,
AVEC *LA GRANDE BELLEZZA***

Samuel Buchoul

le sensible

Le monde et le mondain	9
Les promesses du corps	27
Sensibilité et recherche de sens	39

l'esprit

La désertion du religieux	83
Le mystère en suspens	95
Vivre avec les Dieux	117

la vérité

Le devoir de sincérité	132
Être et temps : vivre avec son passé	176
Être et temps : embrasser son avenir	199

le sensible

La prison du sentiment

*... Mais moi, je répondais :
l'odeur des maisons des vieux.*

*La question était :
Quelle est la chose
que tu aimes le plus dans la vie ?*

*J'étais destiné à la sensibilité.
J'étais destiné à devenir écrivain...*



La soirée se prépare, et alors, miracle, le quotidien s'oublie. L'inespéré survient : l'inquiétude, l'insatisfaction de soi en arrivent enfin à s'éteindre. L'arbitraire calendrier de la fête a façonné notre vision de l'avenir proche, et nous permet de tenir quelques heures, quelques jours de plus. C'est que l'effort paie peu, rarement, et pas à tout le monde, alors savoir oublier devient vital :

« ... Fermer de temps à autre les portes et les fenêtres de la conscience... »

Nietzsche, La généalogie de la morale

Jep est avachi sur le lit de son ami Romano.

Romano « Un peuple nouveau s'agite dans le périmètre urbain ? Des crevasses de

son sol s'échappe une fumée de vapeurs fébriles qui opère comme un philtre sur le sang de certains hommes et produit une sorte de démence héroïque, ne ressemblant à aucune autre. » Qu'en dis-tu ? C'est vachement puissant, non ?

Jep Qu'est-ce que t'en as à foutre d'adapter D'Annunzio ?

Romano Mais D'Annunzio a toujours été paradigmatique...

Jep Tu cherches ta dignité dans les acrobaties intellectuelles, tu penses que les autres sont meilleurs que toi, mais c'est faux. Écris quelque chose qui vient de toi, qui parle de... d'un sentiment, d'une douleur...

Romano Je te connais depuis toujours et tu n'es jamais venu chez moi.

Jep Je t'en prie, tu vis en colocation avec des étudiants...

Romano, cinquantenaire ayant quitté sa région pour Rome il y a quatre décennies, se traîne encore de jour en jour, accroché à Jep, sa célébrité, sa légende, le talent brut de son premier et seul roman, aussi vieux que les souvenirs poussiéreux de leur entrée glorieuse et innocente dans *la ville éternelle*. Mais l'immortalité n'était pas pour eux, et arrive un moment où ce n'est plus seulement à l'horizon que le véritable oubli nous menace. Car pour un artiste, une grande voix, un grand

destin, il y a des millions d'inconnus, et, à leur marge, une poignée encore suffisamment misérable, et suffisamment innocente, pour continuer d'essayer de gravir les marches. Jep dort face au Colisée, Romano, adossé à la chambre de son colocataire à peine pubère. Face à l'inégalité du talent, à la violence de la stratification sociale, à l'imprévisibilité du succès, faut-il condamner l'énergie du désespoir ? Doit-on privilégier la vérité à la compassion, quand se présentent tous ceux « qui y croient encore », les musiciens amateurs, les peintres de workshop, les écrivains du samedi soir ? Les yeux dans les étoiles et leur tête à l'affiche — mais celle-ci n'est pas un kaléidoscope : le podium n'en accueillera que quelques uns. Les années filent, les célébrités se remplacent, et on passe parfois près d'un ami qui y aura goûté. Cet ami, ici, c'est Jep. Bien assez pour arroser la plante, et continuer de croire que ça avance, que ça pousse, et que, pour soi aussi, « mon heure viendra ».

Mais Romano, et tous les autres, se lèvent un jour de plus, et l'horloge n'a pas bougé. Ou plutôt : elle court, elle coule, le crépuscule se rapproche, mais c'est mon oeuvre, mon image, mon estime de moi qui n'ont pas pris un centimètre. Ce désagrément n'est pas un « luxe de riche » ou une relique d' « enfants éternels » : pour *certaines êtres*, une telle optique est le yang du yin, l'objet qui viendra remplir un vide structurel, et apaiser, peut-être, un inconfort continu et archaïque. *La Grande Bellezza* est un film portant sur le milieu

« mondain » de Rome, mais celui-ci aurait pu montrer ses autres visages : ici, nous sommes dans les faubourgs de l'art. Et ce n'est pas un quartier qu'on approche par hasard, par pure curiosité ou « légèreté de l'être ». De la profondeur de Jep jusqu'aux manipulations opportunistes de Ragazza (l'« amie » de Romano), c'est l'envers du décor que fait briller tout ce petit monde lors de leurs légendaires soirées : leurs frustrations durables ; l'incapacité quotidienne à tolérer la simple expérience du vécu ; la malédiction, peut-être, d'être né avec une sensibilité trop gourmande. Une seule issue : que l'on puisse pousser son dernier souffle en regardant derrière soi, et en reconnaissant un petit quelque chose, quelques traces, une oeuvre ou deux qui sauront relever la valeur de toute une existence. Mais les années passent, et même les débuts de chemins sont repartis se cacher sous la poussière. Alors, la logique vacille et risque toujours de se renverser : ces esthètes amateurs se retrouvent-ils, la nuit tombée, pour faire respirer leurs efforts créatifs de la journée ? Ou bien, jouent-ils aux apprentis artistes pour satisfaire le code culturel d'un petit monde social qui tient l'épreuve du temps, précisément et uniquement grâce à ces divertissements nocturnes ? La première option est plus noble, mais la seconde est clairement plus réaliste. Les deux sont tout autant plausibles, et également fonctionnels quant aux besoins psychologiques qu'elles ont pour fonction de nourrir. Les lieux et les scènes n'ont pas changé ; seule l'année a gagné un chiffre ou deux — mais que vaut donc cet arbitraire numéro face à

l'immédiateté inévitable de mon existence ? *Panem et circenses*, du pain et des jeux, bio-politique de la Rome antique — et sera bien ambitieux, ou pyromane, celui qui cherchera à éteindre tout ce territoire du monde de l'homme, sous prétexte de son évidente frivolité.

LE MONDE ET LE MONDAIN

« Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. ... Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près. »

Pascal, Pensées

Alors, que la fête commence, qu'elle prenne, et qu'elle embrase tout. Après moi, le déluge, et après le premier verre, que viennent les échos de mon insignifiance, et je lui